

DENIS VOIGNIER

**LA VIE DE
BENJAMIN PETIT
1914-1918**

extrait chap 14 et 15

dv-éditions

couverture et illustrations intérieures de
Christophe Carmona

9782914644617

14

Apparemment, on ne s'était pas aperçu de sa fuite. Au moment où il avait quitté la colonne, la rue décrivait une large courbe et les prisonniers n'étaient plus, pendant quelques secondes, sous la vue directe des soldats.

De ruelle en ruelle, il gagna la limite du village, atteignant les dernières maisons qui donnaient sur des champs. Il s'orienta rapidement grâce à la position du soleil. S'il voulait avoir une chance d'échapper aux soldats, il lui fallait au plus vite rejoindre les Vosges. Il lui faudrait aller à pied, il le savait, mais la marche ne lui faisait pas peur.

Et c'est ainsi, qu'avançant résolument vers l'ouest, il se rapprocha sensiblement de la frontière avec la France. En à peine trois jours, il atteignit les contreforts vosgiens. Il ne connaissait la région que par l'intermédiaire des cartes étudiées en classe. Cette fois, il se trouvait directement sur le terrain et allait devoir faire travailler sa mémoire. Il avait pu, à chaque fois que nécessaire, s'abriter la nuit dans des granges. Des fermiers, très accueillants, lui avaient donné de quoi manger. De la saucisse, des fruits, du

pain maison. Il n'avait pas besoin d'expliquer sa situation, les personnes qu'il rencontrait avaient compris ce qu'il cherchait à faire.

À proximité du village de Schirmeck, situé au pied du massif du Donon, il fit un détour pour éviter les habitations. La bourgade pouvait abriter des soldats allemands, il devait rester prudent.

C'est donc par des chemins, à couvert de la forêt d'épicéas, qu'il gravit la montagne. Il lui restait un peu de pain et quelques fruits, il put boire l'eau des ruisseaux.

La route qui montait au col du Donon se trouvait sur sa droite, à quelques centaines de mètres au plus. Il entendait le bruit de moteurs. Sûrement des troupes allemandes qui montaient vers le col. Il avait donc bien fait de choisir les sentiers.

Puis, ce furent des coups de feu qui résonnèrent contre les versants de la montagne. Des cris et des coups de feu. On se battait là-haut, il n'y avait aucun doute. Benjamin préféra quitter le sentier et avancer entre les arbres, se dissimulant au mieux grâce aux épais massifs de fougères. Il s'arrêtait très régulièrement pour tendre l'oreille. Les tirs ne s'étaient pas rapprochés et étaient moins fréquents. Il

continua donc sa progression vers la ligne de crête qui se trouvait à une centaine de mètres plus avant. S'il ne s'était pas trompé de direction, la frontière avec la France ne devait pas être très éloignée de cette ligne.

C'était, pour l'instant, le seul objectif qu'il s'était fixé. Peu à peu, il se rapprochait de cette limite et il franchit la crête sans difficulté. Maintenant, la pente était descendante, la France devait être là, quelques mètres plus loin. Il se mit donc à courir, trop heureux d'être parvenu jusque-là sans encombres.

— Arrête-toi ! Ou je fais feu !

L'ordre avait été lancé en français.

Benjamin stoppa net. Ce serait vraiment trop bête de se faire tirer dessus par des soldats français.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas !

Trois hommes en tenue bleu clair étaient apparus, fusil en main. Leurs visages étaient sévères, leurs regards suspicieux.

— Approche un peu, lève les mains.

Benjamin ne se fit pas prier et obéit sans rechigner. L'un des soldats s'était approché et se mit en devoir de le fouiller.

— C'est bon, il n'est pas armé.

— Qui es-tu et d'où viens-tu ainsi ?

— Je me nomme Benjamin Petit, je viens de Strasbourg. Mes parents ont été arrêtés par les soldats allemands.

— Arrêtés ? Mais pourquoi donc ?

— Mon père est français. Les Allemands arrêtent les Français et les emmènent dans des camps, paraît-il. Ma mère, elle, est Alsacienne.

— Alsacienne ? Vous entendez vous autres ? Ce gamin a une mère alsacienne. Ce ne serait pas un espion envoyé par ces *sales Boches*⁶ ?

— Il faut tirer cela au clair. Tu vas nous suivre gentiment jusqu'à notre camp, en contrebas. Notre capitaine verra ce qu'il faut faire de toi. Si tu es un espion, tu seras fusillé...

6 *Mot utilisé par les Français et les Belges pendant la guerre pour désigner les Allemands.*



*Des hommes, en tenue bleu clair étaient apparus,
fusil en main.*

15

Le capitaine Jourdain n'avait pas l'air facile. Petit, trapu, le cheveu court en brosse et la moustache drue, il observa Benjamin un petit moment.

— Alors, à ce qu'on me dit, tu es Alsacien.

— Et Français, monsieur. Par mon père.

— Il paraît que tu fuis les Allemands.

— C'est ça, monsieur. Ils ont arrêté mes parents.

— Qu'est-ce qui me dit que tu n'es pas un espion ? Nous en avons déjà pris deux ces derniers jours. Un peu plus âgés que toi, il est vrai. Quel âge as-tu d'ailleurs ?

— Dix-sept ans, monsieur.

Benjamin avait un peu triché, profitant de sa taille qui le faisait paraître plus âgé.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Je ne peux quand même pas te passer par les armes. As-tu des papiers, au moins ?

— Non monsieur. Nous n'avons rien emmené. Tout s'est passé si vite.

Le capitaine semblait très embêté. Il avait cependant l'air un peu moins renfrogné. Mais, avec cette guerre qui venait d'éclater, les combats qui se tenaient un peu plus haut, vers le col, Benjamin comprenait que

le militaire soit un peu sur les dents. Il appela alors :

— Merlon !

Une tête apparut entre les pans de toile de la tente kaki.

— Capitaine ?

— Emmenez ce gamin à la cantine et faites-lui donner à manger. Il a l'air fatigué. Placez-le ensuite sous la garde de Destranges pour cette nuit. On le fera redescendre demain.

Benjamin put alors se restaurer un peu. Du pain, des tranches de viande séchée et un morceau de fromage. Dans le camp, il estima qu'il devait y avoir une centaine d'hommes, qui s'affairaient au nettoyage et à l'entretien de leurs armes. D'autres étaient sans doute plus haut en train de combattre et il vit, à plusieurs reprises, des brancardiers qui transportaient les corps de soldats blessés. Ceux-ci se dirigeaient un peu à l'écart où des camions attendaient, probablement pour les emmener vers un hôpital.

Destranges était un homme d'une trentaine d'années, l'air assez sympathique.

— C'est toi Benjamin Petit ?

— Oui monsieur.

— Appelle-moi Louis, comme tout le monde ici. Tu

seras sous ma garde jusqu'à demain. Pas d'embrouilles, hein ?

— Pas de problèmes, monsieur. J'aimerais seulement savoir ce que l'on va faire de moi.

— Je ne peux pas te répondre. Ce que je sais, c'est que demain tu seras dirigé vers l'État-Major⁷. Tu profiteras des camions qui redescendent les blessés. Mais j'y pense maintenant, je connaissais un Alexandre Petit, c'est de la famille ?

— Alexandre Petit ? C'est mon père. Il a été arrêté par les Allemands.

— Ton père ? C'est drôle ça. Il travaillait bien à la « Sanelor » ? J'étais dans les bureaux, aux commandes.

— Oui, il y a longtemps. Avant que la société cesse de fonctionner avec l'Alsace. Mes parents m'en avaient parlé.

— C'est plutôt une bonne nouvelle pour toi. Je vais faire prévenir le capitaine.

Et Destranges fit envoyer un message à son capitaine.

Cette information améliora le sort de Benjamin. De prisonnier-espion-suspect, il devint invité aux petits

7 Endroit où se trouvent les officiers qui préparent et envoient les ordres

soins. Le soir, alors que les combats avaient cessé et que des sentinelles avaient été placées autour du camp, il fut sollicité pour raconter ses mésaventures.

— Tu t'es enfui ?

— Bravo mon garçon, tu as du courage.

— Tu vas rechercher tes parents ?

— J'espère que tu y arriveras.

— Tiens, prends ce couteau. C'est un cadeau. Il pourra peut-être te servir.

Benjamin, ce soir-là, s'endormit rapidement. Les soldats lui avaient remonté le moral. D'après ce qu'il avait compris, il pourrait peut-être donner un coup de main dans les centres de soin ou à la préparation des munitions ou des rations alimentaires. Il n'avait, provisoirement, plus de famille, l'armée pouvait le prendre en charge et s'occuper de lui.

Mais il se disait que cette guerre ne durerait pas longtemps. Les Français seraient très rapidement victorieux et il retrouverait ses parents.